

Albanie

Le soufisme bektachi, entre islam patriote et mystique

1

Soufis, à l'intersection du chiisme et du sunnisme, plaçant clairement la nation avant la religion, les Bektachis occupent une place à part dans l'islam, qu'ils font vivre depuis leur siège en Albanie. Virée mystique au cœur des Balkans.

ANTONY DRUGEON



Seuls le mihrab et la coupole avec les 99 noms d'Allah en arabe rappellent la mosquée.

irana, Albanie. Dans un quartier résidentiel de la banlieue Est, entre les immeubles défavorisés hérités de l'ère communiste, se dresse, presque incongrue, l'imposante porte en pierre du siège de l'Ordre mondial bektachi. L'étoile à 12 branches, emblème de cette *tariqa* du soufisme (la plus importante des dix confréries soufies d'Albanie)⁽⁴⁾, s'impose immédiatement au regard du visiteur. Cet emblème, qu'on retrouve sur le drapeau vert de l'ordre bektachi, fait référence au *taxh* (terme albanais qui se prononce 'tadj'), couvre-chef du clergé bektachi, lequel rend hommage aux 12 imams successeurs de Mahomet dans la tradition chiite.

D'emblée, le bektachisme bouscule donc les lignes : s'inscrivant dans le cadre de l'islam soufi – généralement sunnite – il présente cependant une grande proximité avec le chiisme, au point d'avoir notamment un clergé. Le tout en recourant volontiers à des symboles albanais, du moins à son siège : le drapeau albanais, flanqué de l'aigle à deux têtes sur fond rouge sang, recouvre la façade du temple bektachi, au même niveau que le drapeau vert de la confrérie.

Son *taxh* vissé sur la tête, vêtu d'une longue tunique blanche, Hisen Sulejmani, aspirant derviche, est formel : la patrie, héritée, précède la religion, choisie. Toutes les nations sont à égalité, car dès la sourate de la Fatiha, Dieu est présent

comme le Seigneur des Mondes (« Rabbi al-'alamin »). En conséquence, dans le bektachisme, on prie et on lit le Coran dans sa langue natale. En Albanie, le bektachisme s'est à ce point fondu dans l'héritage national qu'un pèlerinage est organisé chaque année du 20 au 25 août sur le mont Tomor. Et ce en l'hommage d'Abbas Ali, fils de l'imam Ali tué lors de la bataille de Kerbala en Irak (10 octobre 680), dans ce qui est, selon le spécialiste autrichien de l'Albanie Maximilien Lambertz, une réminiscence du personnage de Baba Tomor, figure mythologique majeure du folklore albanais héritée de la civilisation antique illyrienne.

Cet ancrage national a conduit la confrérie bektachie à jouer un rôle appréciable dans la défense de la langue albanaise durant l'occupation ottomane, explique Viktor Sharra, ancien fonctionnaire du ministère des Cultes albanais. « L'albanais était interdit, mais la langue a pu être transmise clandestinement notamment grâce aux enseignements religieux au sein des confréries bektachies », souligne-t-il. Parmi les figures majeures de la Renaissance nationale albanaise au 19^{ème} siècle face à l'empire ottoman, on compte d'ailleurs le poète de confession bektachie Naim Frashëri.

Pareillement, lorsque l'Italie fasciste a envahi l'Albanie en 1939, seuls les Bektachis ont refusé

de reconnaître le roi italien Victor-Emmanuel III ⁽²⁾. Leur chef spirituel, Sali Niazi Dede, est resté célèbre pour avoir alors déclaré : « On ne peut proclamer un étranger roi d'un pays. Victor Emmanuel peut servir l'Albanie autant que je peux servir l'Italie. Sans patrie, il n'y a pas de religion ».

Religion nationale albanaise par excellence, le bektachisme a même bénéficié de 1945 à 1967 d'une certaine indulgence de la part du dictateur communiste Enver Hoxha (1941-1985), qui s'en prenait plus volontiers au catholicisme et à l'islam sunnite, coupables à ses yeux d'allégeance non nationale.

OUVERTURE ET REFUS DU DOGMATISME

La tarîqa bektachie est issue de l'enseignement de Ali Veli Bektash (1209-1271), appelé par les disciples Sayyid Hünkar Hadji Bektas Veli. Ce philosophe et mystique ottoman est considéré par l'UNESCO comme l'un des pères spirituels de la déclaration universelle des droits de l'Homme, du fait de sa « philosophie reposant sur l'humanité, les droits humains et l'égalité sociale », écrit sur son site web l'institution onusienne. Celle-ci rappelle ainsi qu'Ali Veli Bektash recommandait à l'homme « d'être honnête, de purifier son âme, de gagner en maturité, de s'abstenir de tout orgueil et d'être empli d'amour envers Dieu ». Ali Veli Bektash, considéré également comme le fondateur du courant alévi, est donc la référence commune aux alévis et aux bektachis, qui sont quelquefois présentés associés l'un à l'autre, de nombreux saints et *türbes* (mausolées) étant partagés entre les deux branches. A ceci près que les alévis ne conçoivent la transmission de la religion que de façon héréditaire, tandis que les bektachis accueillent positivement les démarches de conversion.

L'islam bektachi est connu pour son ouverture et son message de tolérance. Si le Coran et la famille du prophète (*ahlu al-bayt*) sont la source majeure d'inspiration du bektachisme, viennent ensuite la Torah, le Zabur (livre sacré des Sabéens) et l'Évangile. Les grands noms du soufisme, tels que le penseur médiéval andalou Ibn Arabi (1165-1240) ou le poète persan Rûmî (1207-1273) figurent également parmi les références du bektachisme.

Les bektachis ne se réunissent pas à la mosquée, mais à la *tekke*. Celle-ci, généralement sise près de la tombe d'un saint ou d'une figure majeure du bektachisme, se distingue notamment par sa forme circulaire et ses fenêtres omniprésentes, qui lui confèrent une grande luminosité.

Cependant, il s'agit moins d'un lieu de culte quotidien pour les fidèles que d'une sorte de monastère, où réside le cheikh et où se rassemblent les derviches pour le *zikr*, la prière rituelle. Seuls le mihrab et la coupole avec les 99 noms d'Allah en arabe rappellent la mosquée. Des sièges sont en outre disposés en cercle tout autour du centre de la pièce, qui ne comporte aucun tapis. Le sol est simplement en carrelage, comme au sanctuaire de Kuz Baba à Vlora, ou en marbre, dans la somptueuse *tekke* de l'Ordre mondial bektachi à Tirana.

A quelques mètres de ce dernier, on trouve trois dômes collés les uns aux autres, abritant chacun trois tombes de *dedes* ⁽³⁾ antérieurs, auxquelles on accède sur un tapis, non sans avoir retiré au préalable ses chaussures à l'entrée. Des enceintes diffusent le Coran en arabe, tandis que des versets rédigés en albanais ornent les murs, dont celui-ci : « L'envoyé de Dieu n'attend pas de récompense de toi, si ce n'est ton union avec son approche ».

Porteurs d'un islam libéral, les bektachis ont servi d'éclaireurs pour l'empire ottoman dans ses velléités de conquête et de prosélytisme religieux, à travers le corps militaire des janissaires : constitué d'enfants chrétiens enlevés puis éduqués dans la voie islamique, ce corps d'armée se faisait ensuite un redoutable ambassadeur d'un islam à visage européen et somme toute accommodant.

Mais la fondation en 1923 de la république turque par Mustafa Kemal (1923-1938) sonne le glas du bektachisme en Turquie : l'ordre, qui avait acquis une influence politique considérable, est interdit, et s'exile en Albanie en 1929. Les cultes bektachis et alévis, quoique non reconnus par Ankara, restent néanmoins considérés comme le second groupe religieux en Turquie, selon le politologue Ali Kazancigil-auteur de *Idées reçues, La Turquie* (paru en 2008 aux éditions du Cavalier bleu) - qui évalue leur nombre entre 20 à 25 % de la population turque.

Au total, les confréries bektachies regroupent environ 7 millions de croyants, établis dans une vingtaine de pays, notamment dans tous ceux des Balkans, en Turquie, en Hongrie, en Roumanie, aux États-Unis et en Allemagne (où vivent d'importantes diasporas balkaniques), mais aussi en Syrie, au Liban, en Égypte, en Libye, en Irak, en Iran, en Azerbaïdjan, au Pakistan, en Afghanistan, en Inde, au Turkménistan et au Yémen.

Le bektachisme, où et quand ?



Son *taxh* vissé sur la tête, vêtu d'une longue tunique blanche, Hisen Sulejmani, aspirant derviche, est formel : la patrie, héritée, précède la religion, choisie.

Il n'y a pas de minaret dans une *tekke*, car nul besoin d'appeler à la prière, puisque « chacun prie simplement lorsqu'il en ressent l'envie » (et généralement chez lui), explique Hisen Sulaimani. Outre qu'il n'y a donc pas d'obligation de prier cinq fois par jour, le bektachisme se différencie aussi, à titre d'exemple, par l'acceptation de la consommation d'alcool, à condition toutefois de ne pas tomber dans l'excès : « Tout excès peut nuire, même un excès d'eau d'ailleurs... c'est l'excès qui est le problème », argumente l'aspirant derviche.

La représentation de Mahomet est même possible, certaines iconographies religieuses bektachies montrant ainsi la famille du prophète fondateur de l'islam au complet. « C'est purement symbolique », dédramatise Hisen Sulaimani, qui par ailleurs dit se méfier de toute utilisation politique de la religion : « Nous ne nous mêlons pas de politique, l'État et la religion doivent être séparés ». Réticents à tout dogmatisme, les bektachis sont même connus pour leurs *fikrates*, ces blagues brocardant la bigoterie, le formalisme rituel ou le fanatisme. Le recueil *Les Dits du derviche Bektachi*, traduit du turc par Catherine Balivet et Hasan Kartal (Editions Non Lieu), compile ces traits d'esprit de la tradition orale bektachie.

Le bektachisme fait souvent l'objet d'un procès en laxisme par le sunnisme orthodoxe. Mais Hisen Sulaimani rejette l'image d'une religion qui n'interdirait rien : « L'homme doit contrôler sa main, sa ceinture, et sa langue », résume-t-il. Avec le bektachisme, l'interdit extérieur (la *charî'a*) ne prend toutefois pas le dessus sur le contrôle intérieur. Ainsi, les cérémonies religieuses réunissent généralement hommes et femmes, voilées ou non, dans la *tekke* : « Pour prier, il faut être capable de penser à autre chose [que le sexe opposé], il est nécessaire de se contrôler », poursuit mon interlocuteur. Car le chemin vers la vérité passe par différents paliers, dont la *charî'a* n'est que le premier. Il faut ensuite faire l'expérience de la *tarikât* (« chemin spirituel », qui répond à la question de comment pratiquer), puis de la *marifet* (« vrai savoir », la connaissance, qui répond à la question de pourquoi pratiquer) et enfin atteindre la *hakikat*, « la vérité, même si cela doit se faire contre soi », expose l'aspirant derviche. Si le bektachisme fait preuve de libéralisme, c'est donc avant tout du fait de sa matrice soufie, résume à sa manière Hisen Sulaimani : « Il est impossible de juger à la place de Dieu ».

UN SOUFISME CHIITE ?

Aucune prière ou cérémonie régulière n'est organisée, la vie religieuse s'ordonnant autour d'événements ponctuels, au gré de la vie de la confrérie. Mais l'un des points d'orgue de l'année liturgique est certainement le *Matem* : à partir du 10^e jour du mois de Muharram, les Bektachis observent le jeûne du *Matem*, dix jours durant, afin de se commémorer les souffrances des prophètes. Ainsi, la première nuit est consacrée à Adam, Noé, Abraham, Joseph, Moïse et Jésus, la deuxième à Mahomet, la troisième à l'imam Ali et la quatrième à l'imam Hassan. La cinquième nuit est dédiée quant à elle à l'imam Hussein, la sixième à son départ de Médine pour La Mecque, la septième à l'assassinat de Muslim Ibn'Aqil et ses deux fils, Muhammad et Ibrahim, la huitième au départ de l'imam Hussein vers Kûfa, la neuvième à son arrivée à Kerbala et enfin la dixième à la commémoration de son martyr et celui des siens. A l'issue du *Matem*, les Bektachis célèbrent Achoura. A cette occasion, un gâteau de même nom est préparé avec 72 ingrédients, en hommage à l'imam Hussein, fils d'Ali et petit-fils du Prophète, mort avec 71 autres martyrs, lors de la bataille de Kerbala contre les 30 000 hommes de Yazid Ibn Mu'awiyya, bataille qui a duré dix jours.

Célébré collectivement à la tekke, l'événement est si populaire que chaque année, à Tirana, « la presse nationale et le gouvernement répondent présents », témoigne Viktor Sharra.

Cet ancrage chiïte, Hisen Sulaimani ne le nie pas : « Les sunnites suivent plutôt l'exemple d'Abou Bakr, tandis que nous autres bektachis suivons davantage l'exemple d'Ali », le gendre du prophète étant considéré comme le dépositaire de son savoir et de sa lumière mystique.

Toutefois, cette orientation chiïte n'a pas toujours été aussi marquée. Fortement ébranlée par sa période de clandestinité à partir de 1967, lorsqu'Enver Hoxha a rendu illégale toute pratique d'un culte, la tarîqa bektachie a pris appui notamment sur le chiïsme iranien pour se consolider, alors que la plupart des *tekkes* avait été détruites, et qu'aucun cheikh n'était encore en vie⁽⁴⁾. « Les nouveaux babas autoproclamés ne savaient que peu de chose de leur religion, et la plupart ne parlaient ni le turc, ni l'arabe, ni le persan », explique Nathalie Clayer, dans *Le Nouvel islam balkanique. Les musulmans, acteurs*



Le *dede* est le leader religieux unique et suprême du clergé bektachi. Edmond Brahimaj, surnommé Baba Mondi, occupe cette fonction depuis le décès en 2011 de Reshat Bardhi (sur la photo).

du post-communisme 1990-2000.⁽⁵⁾ L'Ordre bektachi a ainsi dû se « réinventer en innovant et en empruntant des éléments à d'autres formes du soufisme, voire du chiïsme iranien », analysent pour leur part Jean-Arnault Dérens et Laurent Geslin dans une étude intitulée *Balkans : les derviches, entre tradition et adaptations* (Le religionscope, 2006), indiquant notamment que la tarîqa bektachie s'est ainsi appuyée sur l'Iran pour se reconstituer un clergé, avec l'envoi de 15 derviches à la faculté de théologie de Qom. Le *dede* est le leader religieux unique et suprême du clergé bektachi. Edmond Brahimaj, surnommé Baba Mondi, occupe cette fonction depuis 2011. Il domine un haut clergé fait de *gjuhs* (grands-pères), *babas* (pères) et derviches *beqar* – ou *myxhereti* – (tous nécessairement non mariés), puis un bas clergé fait de derviches « ordinaires » et de derviches *varf* (aspirants derviches). De quoi guider les *muhibs* (pratiquants) et les *ashiks* (« ceux qui aiment », fidèles) sur la voie du bektachisme, qui, comme toute voie soufie, ne peut être révélé que dans la relation de disciple à maître.

Du siège de l'Ordre à Tirana aux plus humbles tombes (*türbe*) de saints bektachis à travers le pays, les fidèles déposent souvent des cierges ou des bougies, similarité liturgique avec le christianisme qui, là encore, exprime la singularité du bektachisme au sein de l'islam.



Des sièges sont disposés en cercle tout autour du centre de la pièce, qui ne comporte aucun tapis. Le sol est en carrelage ou en marbre, comme ici dans la somptueuse *tekke* de l'Ordre mondial bektachi à Tirana.

Les bektachis bénéficient d'ailleurs d'une reconnaissance à part entière auprès du ministère des Cultes albanais (au même titre que les neuf autres tarîqa soufies que compte le pays. Le bektachisme regroupe, selon un recensement officiel établi en 2011, 2,09 % de la population albanaise (contre 56,7 % de musulmans sunnites, 10,03 % de chrétiens catholiques et 6,76 % de chrétiens orthodoxes). Les bektachis sont concentrés principalement au centre et au sud du territoire albanais, autour des quelques 150 tekkes du pays. De quoi en faire, comme il est de coutume de dire en Albanie, la « quatrième religion » du pays. Ce que Viktor Sharra illustre en rappelant qu'en janvier 2015, lorsque le Premier ministre albanais Edi Rama s'est rendu à Paris lors de la grande manifestation de solidarité avec la France après l'attentat extrémiste contre *Charlie Hebdo*, il était accompagné des représentants de ces quatre principaux cultes albanais.

Nombre d'Albanais s'enorgueillissent volontiers de l'esprit de tolérance qui domine au sein de leur pays, et il est fréquent d'entendre de la part d'Albanais de toutes confessions que le bektachisme y est pour beaucoup – avec le ciment patriotique, qui réunit au-delà des communautés religieuses. Un état d'esprit

ambiant résumé à sa façon par le dede Reshat Bardhi (décédé en 2011) : « La tolérance religieuse dans notre pays est un miracle. Le fait est que les quatre communautés traditionnelles vivent en pleine harmonie. Cela constitue un exemple unique, pas uniquement dans les Balkans, mais même au-delà. Ce qui distingue les Albanais des autres, c'est que leur amour sincère de Dieu peut être vu au travers des siècles dans l'amour pour le destin de la nation ». Entre ésotérisme soufi et ciment patriotique, l'islam albanais semble avoir trouvé dans le bektachisme un aiguillon de coexistence pacifique.

(1) Avec les confréries halvetie, saadie, kadrie, rifaie, gjylshenie, xhelvetie, hajatie, tixhanie et nakshibendie (selon leur graphie albanaise).

(2) Sebi Alla, *Religions, les Bektachi, un ordre de derviches en terre albanaise*, Le Courrier des Balkans, 6/12/2010.

(3)

(4) Sous l'interdiction communiste, c'est alors la tekke de Détroit aux États-Unis qui a pris la direction de la communauté bektachie.

(5) Nathalie Clayer, *Le Nouvel islam balkanique. Les musulmans, acteurs du post-communisme 1990-2000*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.